

Doloris Causa

Carolyn CARDWAY

Doloris Causa

Carolyn CARDWAY

Doloris Causa

Récit

COLLECTION VERTIGES

TENDANCE ROUGE

TABOU ÉDITIONS

F R A N C E

Toute ressemblance ou similitude avec des personnages et des faits existants ou ayant existé, ne saurait être que coïncidence fortuite.

© 2010 Tabou Éditions,
tous droits réservés

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)

Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.

La diffusion sur Internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.

Tabou Éditions et Vertiges sont des marques éditoriales des Éditions de l'Éveil.

Dépôt légal : novembre 2010

ISSN 1968-8032 (collection Vertiges)

ISBN 978-2-915635-77-5

Sébastienne finit par se lasser. Sa relation sadomasochiste avec Raphaël s'enlise dans des schémas répétitifs qui ne lui apportent plus rien de nouveau qu'elle pourrait inscrire au grand livre d'or de la souffrance et de la dégradation.

Elle se détache tout à fait de lui un soir de janvier. Pendant qu'elle l'attend sur un banc, le long du boulevard extérieur. À quelque distance, des jeunes putes albanaises, longs manteaux fantaisie ouverts sur des minishorts et des tee-shirts trop courts, font le tapin. Les mac' attendent au chaud dans des BMW. Les seconds couteaux, tapis dans l'ombre des porches, surveillent, prêts à intervenir en cas d'incidents. Ni les uns ni les autres ne prêtent attention à Sébastienne.

Elle grelotte sous la bruine. Ses cheveux blonds, coupés au carré, collent en mèches humides à sa nuque, ses joues, ses tempes. Elle est nue sous le mince manteau râpé et démodé que son amant l'oblige à porter. Un vêtement d'occasion qu'ils sont allés acheter chez un fripier.

— *C'est encore trop élégant pour toi !* lui a-t-il dit en présence du commerçant d'abord intrigué puis goguenard.

Distendu depuis plusieurs heures par une boîte de bière, son anus la fait souffrir par intermittence. Raphaël l'a enfoncée pour la blesser. Il était en train de l'enculer quand elle a avoué, entre deux râles, qu'elle préférerait être prise par là. Raphaël, pâle de colère, l'a repoussée.

— *Dis donc, qu'est-ce que tu insinues, tarée ? Je baise mal peut-être ?*

Il a dégagé sa ceinture des passants de son pantalon et il l'a battue. Ensuite, couverte de longues boursouflures écarlates, elle a dû se tourner, saisir ses fesses à pleines mains pour les maintenir ouvertes. Elle devinait l'aspect de son orifice exposé : rougi, gonflé, encore entrouvert. Elle n'y a pas pris le même plaisir avilissant que d'ordinaire. Il est allé chercher une boîte de bière au réfrigérateur. Elle a hurlé sous l'effraction. Un plaisir dont, sans comprendre encore pourquoi, elle ne voulait plus, l'a néanmoins envahie. Ses reins se sont creusés contre sa volonté. Ses fesses projetées à la rencontre de l'objet introduit par saccades brutales.

Elle a joui avec des cris. Il a ricané.

Le désenchantement l'envahit, s'affirme, s'installe : Sébastienne ose enfin s'avouer qu'elle

n'éprouve plus aucun sentiment pour Raphaël. Elle en oublie son inconfort, le froid qui la pénètre tout entière. Le crachin rabattu par les rafales se tord en écharpes rageuses dans la lumière orangée des lampadaires à vapeur de sodium. Elle continue toutefois d'attendre l'homme. Elle apprécie la situation misérable où elle se trouve, et non plus celui qui l'y a mise. Pourquoi ne l'aimé-je plus? Quelles seront mes possibilités de jouir sans lui? Retrouverai-je un être assez corrompu pour m'avilir de sa seule présence? Autant de questions qu'elle se pose sans leur trouver de réponses.

De rares passants qui lui jettent des regards furtifs, se pressent, intrigués. Le manteau détrempé colle à sa peau comme une gangue gluante et glacée. Elle l'a retroussé pour s'asseoir. Sa croupe nue est en contact direct avec le banc. Une envie d'uriner lui tараude la vessie depuis le début. La pisse finit par lui échapper, douloureuse dans son urètre comprimé par l'objet proche. Un instant bienfaisant. Le liquide dégoutte du siège puis forme une mare chaude sous elle avant d'être dilué par la pluie. Elle entrouvre les cuisses. Léger changement de position qui réveille la souffrance entre ses fesses. Un coup de poignard de l'intérieur qui remonte vers le nombril. Une éventration

à l'envers ! Elle se mord la lèvre pour étouffer un gémissement. Raphaël aurait dû me fouiller le cul avec son couteau à cran d'arrêt avant de placer la boîte !... C'est trop tard pour le lui demander à présent que je ne l'aime plus... Ça aurait été dangereux... J'aurais saigné. Peut-être même hospitalisée ! Le rire des internes, des infirmières... Les regards méprisants et moqueurs. J'ai envie de me toucher !

Elle glisse sa main dans l'échancrure entre deux boutons, cherche sa vulve trempée d'urine. Un faible gémissement quand elle trouve le clitoris long et dur dans sa gaine de chair. Moins d'une minute pour un orgasme attendu qui l'ébranle de la tête aux pieds.

Elle a dix-neuf ans. C'est la première liaison amoureuse de son existence. Elle ne regrette rien. Ces quelques mois d'enfer l'ont comblée. Elle a lu assez d'ouvrages sur le sujet pour se reconnaître masochiste. Raphaël est beaucoup plus âgé qu'elle. C'est le chauffeur que sa mère a engagé pour remplacer la tribade hommasse qui n'avait pas su la défendre au cours d'une agression.

Sébastienne avait pris l'habitude de venir bavarder avec lui à l'office où il buvait du café, fumait des cigarettes et lisait *l'Équipe*. Elle le trouvait si beau avec ses cheveux bouclés poivre et sel, ses grands yeux noirs et sa bouche

de fille. Il émanait de lui une impression de cruauté vicieuse qui l'attirait. Elle aimait aussi son imperceptible claudication. Suite d'une blessure qu'il avait récoltée au combat. De plus, il était petit.

Elle aurait tant voulu être petite!

Cette fascination n'avait pas échappé au domestique. Il en était vite venu à lui parler de son passé de mercenaire. Encouragé par l'écoute complaisante de Sébastienne, il devenait de plus en plus précis, de plus en plus cru. Il en vint à raconter la mise à sac des villages, les destructions, le pillage, les viols collectifs:

— *...on rassemblait les femmes. Elles y avaient toutes droit. On les maintenait à trois ou quatre pour les enculer. D'un seul coup. Jusqu'aux couilles. On faisait des concours. Celui qui s'y reprenait à deux fois payait sa caisse. Il y en avait qui se pétaient le frein à ce petit jeu. Ensuite, ils saignaient de la queue pendant un bon moment. On avait trouvé un truc marrant aussi. Au moment de cracher notre jus, on faisait signe à un copain pour qu'il égorge la gonzesse.*

Raphaël émettait un petit rire, faisait le geste de trancher une gorge imaginaire, poursuivait:

— *...ça augmentait le plaisir... Leur trou de balle se resserrait quand elles clamsaient! Comme les canards!...*

Sébastienne avait ouvert de grands yeux.

— *On encule les canards ?*

— *Tout s'encule!... Pour les canards, le fin du fin c'est de leur couper le cou pendant qu'on crache. Ça leur fait crisper le fion. Ben, les bonnes femmes c'est pareil !*

— *Je ne savais pas !*

Il ajoutait comme une manière d'excuse :

— *Comme ça ou flinguées, de toute façon, elles étaient condamnées d'avance ! Il n'y avait pas de mal à rigoler un peu avec elles avant de les zigouiller... En fait, si tu veux mon avis, c'est moins con de crever égorgée avec une bite dans le cul que de prendre le plafond de ta baraque sur la tronche suite à un dommage collatéral, comme ils disent maintenant. Frappe chirurgicale, mon cul ! Un piaf dans la fenêtre de tir suffit pour dérégler leurs conneries de missiles !*

Il hochait la tête.

— *Qu'est-ce que tu en penses ?*

— *Je ne sais pas. C'est très nouveau. Je n'avais jamais envisagé la guerre sous cet angle.*

Il hochait la tête avec une expression écœurée, puis retournait dans ses souvenirs.

— *On avait quand même de la morale. Par exemple, les enfants, pour nous c'était sacré : on ne les enculait pas. On les égorgeait, ouais, mais on ne les enculait pas. On ne se serait jamais permis.*

À ces récits, Sébastienne était gagnée par une excitation qui anesthésiait l'espace d'un instant sa sensibilité de jeune intello de gauche. Elle devait croiser les bras pour masquer le tremblement de ses mains. Elle ne le jugeait pas : son trouble était trop violent. Ensuite, après être allée se masturber dans sa chambre, elle se persuadait que Raphaël bluffait, qu'il inventait ces horreurs pour l'impressionner. Elle s'abstenait, néanmoins, de rapporter ces propos à sa mère.

Le chauffeur avait très vite deviné les tendances masochistes de la jeune fille. Un jour qu'elle était venue le retrouver, il s'était levé et, sans prévenir, l'avait giflée. Un aller-retour dur qui pendant une seconde avait obscurci sa vue d'un voile rouge. Il s'était rassis aussitôt, avait sorti sa verge. Elle était énorme ! Monstrueuse. Comme une compensation que lui aurait accordée la nature en revanche de sa petite taille.

— *Suce !*

Suffoquée, la tête encore bourdonnante de la paire de claques, elle s'était laissée tomber à genoux et avait obéi. C'était la première fois, mais d'instinct elle avait trouvé la manière de se rendre onctueuse. Elle se souvient de son émotion quand le sperme s'était accumulé dans sa bouche en giclées épaisses. Elle savait ce qu'il fallait faire : avaler.

Depuis presque six mois, elle a tout accepté de Raphaël. Elle s'est vautrée dans l'abjection sans retenue, émerveillée de découvrir sa vraie nature à chaque nouvelle dégradation. Dans cette course à l'avilissement, les corrections, qu'il lui inflige pour la « dresser » tiennent une grande place. Le moindre prétexte suffit. Une opinion contraire à la sienne, un ton où il croit percevoir de la moquerie, et, surtout, ces regards fugaces où il lit une froideur d'entomologiste. Elle n'en a pas conscience. Ne comprend pas lorsqu'il lui reproche :

— *Tu me regardes encore comme si j'étais une merde ! Approche ! Viens te faire punir, mocheté !*

Elle avance, il frappe. Avec une rage froide mais contrôlée. Sur le corps, à coups de ceinture ou sur le crâne, avec une petite matraque en caoutchouc noir.

Il se sert aussi de ses poings. Il se colle alors presque contre elle, demande d'une voix douce :

— *Choisis ! Au bide ou dans la gueule ?*

Elle a toujours été troublée par cette alternative qui aménage la violence, en fait un objet que la pensée peut manipuler. La plupart du temps, elle opte pour l'abdomen. Une façon d'éviter des marques choquantes pour sa

mère: Anne Robert-Noire, écrivaine réputée et homosexuelle militante. Elle déplore cette liaison de sa fille avec un homme, mais ne fait rien pour s'y opposer. Sébastienne lui raconte tout. Cependant entre voir et savoir il y a la place du bon goût.

Vicieux, il frappe bas, juste au-dessus du pubis, d'un mouvement plongeant comme s'il voulait ressortir entre ses fesses. Une seule fois suffit. C'est si douloureux qu'elle tombe à genoux, les poumons vidés d'une seule expiration, les yeux exorbités, tandis que son urine gicle par saccades brûlantes. Elle demeure de longues minutes, les mains crispées sur le bas-ventre avant de pouvoir bouger.

Ensuite, elle a mal aux ovaires et à la matrice pendant deux ou trois jours. Une douleur qu'elle aime, qui l'accompagne partout, qui lui rappelle sa dépendance, sa condition.

D'abord videur de *night-club*, Raphaël s'est ensuite engagé comme mercenaire. Après quelques campagnes, il a été responsable du service d'ordre d'un parti politique et enfin garde du corps d'une vedette du *show-business* avant de devenir chauffeur de maître. La violence est son métier. Il sait frapper. Hommes ou femmes. Avec calme et professionnalisme. Là où ça fait le plus mal, là où ça fait le plus peur. Au bas-ventre, aux seins, dans la figure

pour les unes. Au foie, à l'estomac, aux couilles pour les autres. Et il aime ça.

Par défi, elle prend de temps à autre l'option « gueule ». Sa mère, ces fois-là, se contente de hausser les épaules avec un ricanement de mépris à la vue des meurtrissures.

— *Ma pauvre fille!... Tu n'as jamais pu t'empêcher de faire l'intéressante! Ton rêve, en fait, c'est d'arriver à t'embrasser le trou du cul!...*

— *Je t'emmerde, vieille goudou!*

Le sourire arrogant de Sébastienne répond au rire moqueur de sa mère qui lui adresse un geste désinvolte. Sébastienne se précipite alors vers le premier miroir pour contempler longtemps les pétales violets sur son visage de jeune guerrière.

Elle trouve davantage de satisfaction narcissique dans les vernissages et les cafés intellos de Montparnasse qu'elle fréquente. Aux tables de la Coupole, où elle dîne souvent avec des amis, elle arbore avec ostentation et orgueil, un œil poché, une lèvre gonflée et fendue ou une pommette tuméfiée. On évoque Jean Genet, on cite Francis Bacon, on parle de Pier Paolo Pasolini.

C'est avec un respect complice mêlé d'admiration que l'on considère les parures infâmes de son visage blanc et rose, encadré de

cheveux blonds coupés au carré. Figure d'ange androgyne confortée par un physique singulier qui excite d'ailleurs la haine de Raphaël. Ce ne sont que sarcasmes permanents pour sa gaucherie, sa grande taille, son corps dégingandé aux formes à peine esquissées, et dont elle semble toujours embarrassée. À cause de ses origines alsaciennes, il la traite de Bochette, de Chleuhse, de Fridoline... Féminisation de termes entendus dans son enfance ! Il la surnomme aussi Double-Mètre ou l'Handicapée ou encore, rigolard, Grande Saucisse, s'il est de bonne humeur. C'est presque de la tendresse. Sébastienne en a les larmes aux yeux.

Il y a aussi les putes qu'il ramène. Il les choisit d'une beauté animale, agressive et vulgaire, pour les baiser devant Sébastienne attachée sur une chaise. Elle aime le rire des filles qui se moquent d'elle, les gifles si Sébastienne ferme les yeux ou détourne la tête. De temps à autre, il lui fait sucer sa verge luisante de sécrétions vaginales ou maculée de merde. Ça ne la rebute pas. Après qu'il a joui, elle doit avaler le sperme accumulé dans le vagin ou le rectum de la prostituée. Celle-ci, accroupie à l'aplomb de la bouche ouverte de Sébastienne, comme sur un cabinet « à la turque », se force à tousser. Les orifices palpitent, s'évasent dans un

retournement de chairs rouges et le foutre tombe. Sébastienne laisse la semence s'accumuler sur sa langue puis avale avec ferveur. Sans même prendre garde à l'homosexualité de la situation. Seul importe de consommer les preuves du plaisir de l'amant. Lorsque sa langue s'attarde à la recherche d'ultimes traces, elle reçoit des coups de pied dans les côtes.

— *Pas de ça, sale lesbienne! Gouine! Marchande d'ail!*

Elle continue malgré les coups dans ses flancs. Elle laperait son foutre dans le fond d'une poubelle s'il le lui demandait.

Lorsqu'ils sont à l'extérieur, elle doit le suivre à une dizaine de mètres pour que l'on ne soupçonne pas qu'ils sont ensemble. S'il juge qu'elle est trop proche, il lui adresse un signe discret. Elle le rejoint alors dans les toilettes du premier café qui se présente. Des paroles hargneuses:

— *J'espère pour toi que personne ne s'est douté que je te trimballe derrière moi, conasse! Quelle honte! Tu ne te rends pas compte de l'honneur que je te fais! Je ne sors qu'avec des canons, moi! Peut-être des putes, mais des canons! Ouais!*

Non, non, elle a fait attention de se tenir à distance. Il peut être tranquille.

— *Ta gueule! Tu étais trop près, salope!*

— *C'est à cause des passants! Je t'avais perdu de vue...*

Il ne veut rien savoir :

— *Bonne à rien! Incapable!*

Il allume une cigarette.

— *Tu sais ce qui t'attend?* Elle hoche la tête, demande pardon, et tend le dessus de sa main ou son avant-bras nu. Raphaël y écrase la braise ravivée d'une bouffée rapide, rageuse. Parfois, pour changer, il intime :

— *Tes bouts, salope!*

Elle ouvre son chemisier sur sa poitrine à peine marquée. Il maintient alors la flamme de son briquet sous chaque tétin rose vif. Ils sont gros et longs comme la dernière phalange d'un index au centre d'aréoles minuscules et ridées. Il insiste jusqu'à ce qu'elle se morde la lèvre au sang pour ne pas hurler. Ils repartent, lui le premier. Elle démarre un instant plus tard, comme tractée par un invisible câble.

Sébastienne émerge de sa songerie, frissonne, suit des yeux une voiture qui passe à vive allure dans un chuintement mouillé. Voilà ce qu'est sa vie depuis six mois. Elle ne comprend pas pourquoi elle n'aime plus Raphaël, mais c'est ainsi. Ce n'est pas le moment d'en analyser les causes. Elle verra ça quand tout sera fini. L'attente se prolonge. Elle est transie.

Pour échapper à l'engourdissement qui la gagne, elle remue sa croupe baignée de pisses. La douleur monte de sa raie distendue, s'élance jusque dans ses seins, bienfaisante... Elle émet un bref râle satisfait.

Quand il arrive, avec plus de deux heures de retard, elle dit :

— *Je ne t'aime plus.*

— *Hé, c'est quoi cette nouvelle connerie ? Je ne te donne pas assez de raclées, peut-être, espèce de salope ? Tu crois que tu vauds mieux que ça ?*

Elle secoue la tête.

— *Non, non, tu m'as traitée comme il le fallait. Ça a été bien toi et moi.*

Elle n'a rien à lui reprocher. Il ricane.

— *J'espère bien ! Une tarée dans ton genre ! Si je ne m'étais pas dévoué, par pitié, pour te craquer la gaine, te faire bouffer du rond et t'apprendre à sucer, tu serais encore capsulée nord-sud, conasse ! Je suis le seul par qui tu peux te faire sauter...*

Elle ne répond rien. Il finit tout de même par demander :

— *Il y a un autre type, c'est ça, hein ? Il en a une plus grosse, peut-être ?*

— *Non, non, je n'ai jamais couché avec un autre homme que toi. Ta verge est énorme.*

J'ai mal quand tu me prends, tu le sais! Je ne t'aime plus. C'est tout.

Il change de tactique, se radoucit.

— *Allez, viens, c'est des conneries tout ça. Tu dérailles à cause du froid. Je te réchaufferai à coups de ceinture. À la serviette mouillée aussi. Tu aimes ça. Je le sais. Tu es vicieuse, pourrie, dégénérée. Une salope.*

Elle sent monter en elle une méchanceté méprisante qui la pousse à pérorer, à faire étalage d'un verbiage pédant et creux.

— *Ou... oui. Je ne sais pas. Difficile de l'affirmer en l'absence de repères précis. Il faudrait d'abord que tu définisses avec clarté ce qu'est une salope, esquisser les contours d'une figure archétypale...*

Un type jeune, cheveux dans le cou, mal rasé, allures de fauve dans son jean et son blouson, se détache d'une encoignure d'où il surveillait ses putes. Il passe près du couple, s'éloigne.

— *...c'est si subjectif, en fait! Il est clair que pour toi "salope" renvoie à une entité féminine sensuelle polymorphe de type névrotique. L'ennui, en ce qui te concerne, c'est que je suis une perverse obsessionnelle!*

Galimatias qui ne déstabilise pas Raphaël.

— *Pas de littérature, conasse! Ça ne prend pas avec moi! Amène-toi! Je t'enculerai. Tu*

pourras sucer toute la nuit... Tu ne peux pas te passer de moi.

Elle secoue la tête, obstinée.

— *N'insiste pas, Raphaël. C'est terminé.*

— *Qu'est-ce que j'ai fait ? Tu en as marre des trempes ? Des insultes ? De nettoyer mes putes ?*

— *Non, ce n'est pas ça. Tu avais de bonnes initiatives, au contraire. Mais c'est ainsi, je n'éprouve plus de sentiments pour toi. Je n'y peux rien.*

Au ton, à l'expression de la jeune fille, il comprend que sa décision est irrévocable. Un rictus de rage déforme le visage de l'homme.

— *Tu es pire qu'une pute!... Tu me jettes comme une merde parce que ta mère est célèbre et bourrée de fric ! Je ne suis qu'un domestique, hein ?*

— *Oui, mais ce n'est pas la question ! Tu aurais pu être clochard, ça n'aurait rien changé. Je t'aurais aimé quand même.*

Il la regarde avec une haine froide.

— *Tu te rends compte de ce que tu dis, au moins ?*

Elle secoue la tête avec une expression d'ignorance. Non, peut-être ne réalise-t-elle pas... Qu'il l'excuse. Elle en a assez. Cette discussion ne mène à rien.

— *La boîte me fait de plus en plus mal, je suis morte de froid et j'ai faim. Je crois que ça*

suffit. Je vais rentrer maintenant. Au revoir, Raphaël.

Elle s'apprête à se lever. Il l'arrête d'un geste.

— Je veux te pisser dessus! Tu ne peux pas me refuser ça. Je t'ai souvent fait prendre ton pied, non?

— J'ai uriné sous moi. Mes fesses trempent dans la pisse depuis une heure au moins!... Ça te suffit?

Non. Ce n'est pas assez. Il veut éclabousser ses tifs à la con, sa tête à claques de première de la classe, ses nichons merdiques!

— Mets-toi à genoux.

Elle a un petit mouvement agacé du menton.

— Si tu veux! Après tout, dans ce cadre, cela confinera à la perfection! Je peux bien t'offrir ça en cadeau de rupture! Dépêche-toi, tout de même!

Le ton est sec. Il ne subsiste plus rien de l'amante soumise et humble. Ils pourraient être surpris par des passants ou vus depuis les véhicules qui circulent sur le boulevard. N'importe! Elle n'a qu'une hâte: en finir avec lui. Elle se laisse glisser du banc. Les aspérités du sol s'incrument dans ses genoux. Elle déboutonne son manteau, en sépare les pans. Sa nudité blanche, incongrue à la lumière incertaine des réverbères. Il sort sa queue, la dirige vers la tête de Sébastienne.

Elle ferme les yeux. Le jet puissant éclabousse le visage, bouillonne aux lèvres closes.

— *Ouvre la bouche, tarée!*

— *Non. J'ai envie mais je ne peux pas. Mon inconscient refuse...*

Pragmatique, il profite des mots. Elle recrache avec une expression de dégoût. Un spasme de rage déforme les traits de l'homme. Il inonde la chevelure déjà trempée de pluie. Le liquide coule sur les épaules. Il vise les seins à peine renflés. La pisse ruisselle, jusqu'entre les cuisses. Il frotte le gland sur les paupières pour exprimer les dernières gouttes, puis referme sa braguette. Elle lève son regard vers lui.

— *C'est fini ?*

— *Oui.*

Elle referme son manteau, se relève. Ils sont face à face. Le regard qu'elle abaisse sur lui ne cille pas. Raphaël ouvre la bouche comme pour parler mais ne dit rien. Il tourne les talons avec brusquerie. Quelques pas. Il se retourne. Crache par-dessus son épaule :

— *Je te tuerai.*



« Je dois puer l'urine comme des vieilles chiottes! Impossible de prendre un taxi dans cet

Dans la même collection

TENDANCE ROSE



Un amour sans merci

Alexandre Gamberra

Les Filles du déluge

Alexandre Gamberra

L'Alphabet du S/M

Patrice Del Sado

Le Paradoxe de Lolita

Miss S.

Le Journal d'un maître

Patrick Le Sage

Le Sage et la Soumise

Patrick Le Sage

Fuckaillages

Martin Gagnon

Zigonnages

Martin Gagnon

Amuse-bouche
Julie-Anne de Sée

TENDANCE NOIRE

AC@B@CA

Contes pour petites filles criminelles
Nadine Monfils

Se torcher aux plumes des anges
S. Korr

Le Boycott du bonheur
S. Korr

La Philosophie dans le devoir
Son Excellence Otto

TENDANCE ROUGE

AC@B@CA

Six Cadavres dans un cercle
Patrice Herr Sang

Les Griffes de sang
Patrice Herr Sang

Snuff Movie
Jean-Michel Jarvis

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE LABALLERY À
CLAMECY, FRANCE, EN NOVEMBRE 2010.

Doloris Causa

Carolyn CARDWAY

Sébastienne, jeune intello de gauche, fille d'une écrivaine célèbre, poursuit une quête masochiste de souffrances, une entreprise personnelle, radicale et raisonnée, presque mathématique, qui la conduira parfois au bord de la folie. Folie dans laquelle Raphaël, ex-mercenaire spécialiste des opérations les moins avouables, joue un rôle de corrupteur à la recherche d'une revanche perverse et cruelle sur une bourgeoisie qui l'a autant utilisé que méprisé. L'histoire finira. Mal pour lui, bien pour elle ! Mais... ce sont toujours les pauvres qui doivent payer pour les riches, n'est-ce-pas ?

Unique enfant d'une famille fortunée, Carolyn Cardway est née en 1962, à Aberdeen (Écosse). Elle passe son enfance et son adolescence dans les meilleures pensions d'Angleterre. Elle a dix-sept ans et demi quand une relation amoureuse avec son professeur de Lettres aura une influence déterminante sur sa vie érotique. À dix-huit ans, elle la suit au Canada où elle deviendra parfaitement bilingue. Quelques mois plus tard, Carolyn publie son premier roman. Avec Doloris Causa, elle montre comment, au-delà des contradictions sentimentales, une ascèse masochiste sans concessions peut mener au bonheur...

Photo de couverture: Julia Comita (JuliaComita.com). Body art de Kevin Green (Stuckbykev.com)

www.tabou-editions.com

Tabou
éditeur sans interdit

9 €

ISBN 978-2-915635-77-5

